

ALAIN BORNE

Le Facteur Cheval

et son Palais idéal

Studiolo

L'ATELIER CONTEMPORAIN



FAÇADE NORD



FAÇADE OUEST



FAÇADE OUEST



FAÇADE NORD OUEST



FAÇADE SUD OUEST



FAÇADE SUD



FAÇADE EST, CÔTÉ DROIT

Les parcs du Second Empire, puis ceux de la Troisième République délirèrent de grottes, de rocailles et de bois en ciment, de terrasses, de terrassines, de terrassettes, de tours et de tourelles.

Viollet-le-Duc fit régner sa tournoyante imagination: aucune muraille qu'il aperçût sans qu'elle devînt sous son fouet une sorte de compliqué et hideux toton.

Tous les jardins eurent leurs grottes et même Dieu se mit de la partie en faisant apparaître, à une pastourelle illettrée mais sensible, sa mère dans un trou de rocher.

La seconde moitié du XIX^e siècle résolument baroque en son style d'intérieur, est aussi le demi-siècle du rocher creusé, tourmenté et chantourné.

Voici le romantisme du pauvre, le romantisme à la portée de chacun. Les gravures exquises qui fuient à pas si rapide et si élégant toute réalité et nous montrent des grottes d'Angleterre ou de Suisse vastes comme cent cathédrales, peuplées d'oiseaux flous et d'humains pâles et chevelus, aux visages plus allongés que des Greco, ont achevé de mûrir l'imagination commune: le temps vient où il faudra robinsonner dans la minuscule île artificielle d'un bassin et rencontrer, entre deux petits

bois, Diane ou la vierge montrant sa nudité ou le ciel dans une guérite de pierres éponges. On reproduit, on réduit, on imite. Une fièvre s'est emparée de notre bourgeoisie: exotisme de pacotille, on aime au tournant d'un potager, dépayser le visiteur somnolent de digestion et le précipiter sans transition du carré de concombres au pavillon chinois et de la touffe de cerfeuil à un temple indécis de stuc prétentieux.

Un état d'esprit d'exposition universelle se développe, à la fois émouvant et affligeant, primitif. En Amérique du Nord, à coups de dollars, les milliardaires reproduisent amoureuxment sur leurs terres tel monument, tel site, tel raccourci du vieux pays, cependant d'ailleurs qu'un hobereau du Sud-Ouest fait construire dans son parc la Maison-Blanche, sans en modifier beaucoup le plan.

C'est l'époque où les jardins privés et publics se tarabiscotent et s'enflent de tumeurs de pierres légères, de chemins en trompe-l'œil, se creusent de faux abîmes et inventent de laborieuses cascades.

C'est l'époque où Wagner souffle à travers un orageux cor anglais dans le stuc et la dorure et en sort Bayreuth gonflé comme un crapaud afin que Sigmund et Parsifal aient le loisir de dormir debout dans un cadre digne du bruit de leur fascinant sommeil

C'est l'époque où Louis II se lasse d'être Roi de quelques forêts et fait construire le monde dans son



ANGLE NORD EST

parc afin de régner sur un théâtre à la taille de son rêve. Il livre sa folie aux architectes avant de la livrer à la mort.

Toute la fin du XIX^e siècle frissonne d'une fantaisie assez dérisoire dont nous devons être émus, pauvre remède à la blessure de se sentir médiocre et prisonnier.

Imitation, transposition, réduction, magie faible, il ne reste aujourd'hui de ce monument que quelques amas de pierrailles dans des coins de parc, des débris sans signification, témoins d'un assez noble appétit qui dut se résigner à se nourrir de platitude.

Pourtant, alors que cette petite fièvre commençait de tomber le promeneur qui eût emprunté la route de Romans à Beaurepaire et se fût arrêté au bourg de Hauterives dans la Drôme, entre 1879 et 1912, aurait découvert dans un petit clos debout sur son échafaudage un vieil homme maigre suspendu à d'étranges murailles, bâtissant une bizarre maison inhabitable, réalisant le plus grand trompe-l'œil des temps modernes, une sorte de palais résumant en quelque mille mètres cubes tous les palais de foire et d'exposition universelles présents et à venir.

Un petit vieil homme maigre acharné à l'inutile plus que l'oiseau à son nid.

Un bâtiment éclatant de prétention et d'humilité, désordonné, sans harmonie, *foisonnant comme un cauchemar*, beau comme les rêves, un scandale de pierre hurlant le désespoir d'un homme, sa foi en lui-même, son désir de ne pas mourir et d'imiter Dieu.



CÔTÉ OUEST

Le temps ne comptait pas... J'aurais pu employer mes loisirs à la chasse, à la pêche, au billard... J'ai préféré à tout la réalisation de mon rêve. Il m'a coûté 4 000 sacs de chaux et de ciment... mais avec cela on m'assure que mon nom passera à la postérité.

Le promeneur qui, aujourd'hui, emprunte la route de Romans à Beaurepaire ou celle de Roybon à Saint-Vallier, s'arrête au bourg d'Hauterives, découvre parmi les carrés de légumes et des plates-bandes de fleurs dans un petit clos un immense fatras de cailloux, impossible à appréhender d'un seul regard, une fleuraille de pierre luxuriante, hideuse et belle, rocaille pour une part, temple, château, symphonie inharmonique de sculptures et d'architectures. Et l'esprit ainsi que le regard glissent le long de tant de formes trop disparates.

Le promeneur s'arrête devant le monstre, interdit et fasciné, il isole de l'ensemble ceci et cela et se laisse séduire par cette débauche, ce raccourci hagard, à la fois hâtif et minutieux, de toutes choses du monde. Il pénètre à l'intérieur, il monte sur la terrasse et se demande quelle équipe démente et géniale, savante et patiente, a pu s'épuiser en un travail aussi écrasant où l'imitation maladroite voisine avec la plus fulgurante et la plus enlevée des inventions.

Et il faut bien qu'il apprenne, ce visiteur que j'imagine, s'il ne le savait d'avance, qu'un seul homme et parmi les plus simples, a élevé du sol pierre par pierre et jour

par jour durant presque quarante ans, sans abandonner pour autant le pénible métier de facteur ce bloc irrégulier et foisonnant de 3 000 mètres cubes de rêvailles inspirées et de copies littérales ce « chef-d'œuvre » de dimensions jamais rencontrées où se résumait l'histoire des civilisations et la diversité du globe en une juxtaposition naïve ensemble qu'inspirée.

Le nom du facteur Cheval, si le promeneur passe rapidement, ne l'éclaire pas beaucoup.

Il sent qu'il se trouve en présence d'un monument rare et il comprend que l'histoire de sa construction est unique.

Selon son caractère et son tempérament, il s'étonne du monceau d'efforts représenté par la masse qui le domine de sa grisaille dans ce jardin provincial, négligeant d'analyser et de goûter en détail le fait de cette bizarre construction ; ou bien il se passionne à découvrir mètre par mètre l'étonnante prodigalité du palais, un peu comme on feuillette un livre d'images inconnues.

Il est couramment admis que le grand public qui arpente le palais idéal de Ferdinand Cheval est attiré là par la performance du travailleur plutôt que par l'œuvre de l'artiste.

Fruit exacerbé de l'époque des rocailles, sève extrême d'un romantisme brandi en une dernière tempête qui courut le risque de n'être que la manifestation émouvante et ridicule d'une volonté hors du commun, le

monument du facteur Cheval, chef-d'œuvre involontaire de l'art – ou chef-d'œuvre de l'art involontaire – remarqué par beaucoup et des plus sensibles, doit compter dans le patrimoine esthétique de notre pays.

Peu devrait importer ce qui a guidé la main de l'artiste mais les chemins de l'art ont besoin d'être explorés quand ils sont obscurs. Il est réconfortant pour la condition de l'homme qu'il puisse advenir que l'application, le contact prolongé de la matière, la multiplication et la diversification des gestes à son contact parviennent à inspirer l'individu au labeur, à le projeter hors de l'humble plan où il croit se cantonner. Il est réconfortant pour notre condition qu'à l'être de volonté et de bonne volonté il adienne que quelque chose soit donné par surcroît.

Certes, Ferdinand Cheval et son monument doivent être pris dans le contexte de leur temps qui explique pour une part une telle réalisation, mais bien plutôt le pire que le meilleur.

Il faut bien dire que l'art de Cheval, s'il est de son siècle, est tourné vers l'avenir, cet avenir que nous vivons et qui lui doit le public qu'il mérite.

Le facteur Cheval est mort il y a plus de trente ans et nous avons peu de documents écrits de sa main : une courte autobiographie rédigée en deux versions.

Quant aux témoins de ses jours de labeur, il n'en est plus beaucoup, ou d'un âge très avancé si bien que nous ne possédons aucun détail sur sa vie.

Ferdinand Cheval est né en 1836 à Charmes près d'Hauterives dans la Drôme du Nord, aux confins du département de l'Isère, pays qui, tendant vers les Alpes, érige déjà des coteaux verdoyant d'herbes et d'arbres qui forment un paysage sans originalité ni grand caractère mais agréable et harmonieux.

Nous savons qu'il se maria assez jeune et eut des enfants. Son instruction ne fut certainement pas aussi rudimentaire qu'il nous plairait de le croire, par goût du paradoxe. Disons qu'elle atteint le niveau du certificat d'études : Cheval est loin d'être un analphabète. Il sait écrire ; s'il rédige un peu laborieusement, son style n'est pas celui d'un homme sans aucune lecture. En un temps où l'instruction est encore peu répandue, Ferdinand Cheval fait partie de cette petite élite rurale dans laquelle se recrutent les fonctionnaires subalternes.

Il possède une certaine ouverture d'esprit.

On croit savoir que Ferdinand Cheval a servi en Afrique du Nord. Un tel voyage, le plus long et l'un des seuls de son existence, lui a permis de voir des spécimens d'architecture bien différents de ceux qu'on peut rencontrer dans sa Drôme natale.

Un tel voyage cependant ne saurait suffire à expliquer la connaissance que Ferdinand Cheval semble posséder des monuments exotiques de différentes périodes.

D'après ses deux autobiographies, les inscriptions de son monument, son monument lui-même, il semble que la tournure d'esprit du facteur Cheval soit spécifiquement celle de son temps: une tournure d'esprit «seconde république» pourrait-on dire. Le culte de l'homme anime Cheval, de l'homme et de ses œuvres, culte systématique, peu raisonné, qui lui fait admettre l'histoire en son entier, la terre dans sa totalité; culte aussi bien de Dieu dans sa création diverse: animale, végétale, minérale. Il fait preuve de connaissances frustes mais assez étendues dans les domaines historique, géographique, zoologique, botanique.

Il paraît posséder d'une ardeur de néophyte et l'on serait étonné qu'il se soit instruit ailleurs qu'en des ouvrages de vulgarisation très simples.

Il croit à la science, aux grands hommes, à l'effort et à l'invincibilité de l'effort.

Il lit et se souvient de ses lectures; nous savons qu'il est capable de dessiner: il a transcrit plusieurs plans de

son monument et les formes de ses plantes, de ses animaux, de ses arabesques demeurent très admissibles.

Bref, il semble que Ferdinand Cheval, avant son aventure avait acquis une culture qui, pour médiocre qu'elle soit, dépasse nettement celle de son milieu. Ouvert à un certain ordre de préoccupations désintéressées, probablement Cheval aurait-il eu en d'autres temps la facilité de mieux satisfaire son goût demeuré bien naïf de la culture (mais alors eût-il jamais réalisé son monument?).

Cet homme simple, bon époux, bon père, bon fonctionnaire, durant des années et des années, va distribuer le courrier de quelques villages, parcourant quotidiennement trente kilomètres.

Il accomplit son métier: les mêmes lieux chaque jour, semblables et changés au gré de la saison dérivante et du battement du cœur. En même temps le paysage s'use et se précise: l'habitude l'efface mais le grave.

Ce facteur rural, pareil à des milliers d'autres, un peu plus cultivé que certains peut-être, un peu plus curieux, un peu plus rêveur, rien ne semble le promettre à une aventure exemplaire.

Il ne lui arrive rien sinon de songer.

Il l'écrit lui-même:

Que faire, en marchant perpétuellement dans le même décor à moins que l'on ne songe?... Je songeais.

Même de savoir qu'il rêve chaque nuit du même monument bizarre, qu'il se plaise à l'imaginer à l'état de veille, afin de charmer la monotonie du parcours obligé, ne nous prépare pas à considérer Cheval comme un être d'exception.

Chacun ne possède-t-il pas une histoire qu'il se raconte interminablement, une image qu'il choisit, évasion vers l'intérieur assez pauvre mais qui aide à vivre, musiquette ressassée qui nous éternise quelques moments, cachant le déroulement des jours et faisant oublier la mort ?

Certains ont dans les yeux l'image d'une femme, la clarté d'un sang, l'ombre d'un sexe mais chacun sous le crâne ou la paupière est possédé d'un rêve, d'un espoir d'une illusion, d'un désir, plus grands que la vie menée chaque jour, et qui justifient le battement obstiné d'un cœur destiné à rien.

Quelquefois un individu se lève de sa couche commune du sommeil, mettant le hochet de son désir dans le plein jour, l'agitant, en prenant conscience, se laissant conduire par le cri profond de son être, le gémissement de sa révolte.

Presque tous se taisent sur leur mal, tant est grande l'inertie, feignant qu'aucun frisson ne les parcourt, aucun leurre, aucun appel qui fasse plus large le battement du cœur qui, après les avoir animés si faiblement, si sûrement les éteint.

On ne sort volontiers ni ses entrailles, ni ce poumon de l'âme dont nul ne se passe mais qui donne honte à notre bassesse.

Pourtant quelques hommes très évolués, des raffinés si peu nombreux qu'on a vite fait de les compter, proclament leur désir, leur illusion, le phantasme qui les meut, dans des livres, dans des toiles, dans des gestes de foudre qui vont à l'amour ou au meurtre.

Les consciences qui s'acceptent, qui se penchent au miroir d'elles-mêmes sans ciller, sont rares comme le courage, et si connaître la dérision foncière de l'homme, et donc la sienne propre, est rare, la proclamer en indiquant le remède dont on s'amuse ou s'assomme est plus rare encore.

C'est beaucoup écrire pour indiquer enfin l'originalité de cet obscur facteur qui berça si longtemps une chimère de consistance et de taille somme toute assez commune, originalité qui consiste en ceci qu'il fixa un jour (ou une nuit) son image préférée, sa marotte, la vit intensément ; et soudain, brisant le cours banal de son existence, projeta de l'approcher de lui quels que soient les efforts et les difficultés et de la faire sienne en vérité et en réalité.

Pour distraire mes pensées, écrit-il, je construisais en rêve un palais féerique... avec grottes, tours, jardins, châteaux, musées et sculptures.

Et plus loin :

Au moment où mon rêve semblait peu à peu dans le brouillard de l'oubli, un incident le raviva soudain : mon pied heurta une pierre qui faillit me faire tomber.

La forme de cette pierre le séduit par son étrangeté :

Puisque la nature fournit la sculpture, je me ferai architecte et maçon.

Involontairement, naïvement, Ferdinand Cheval rejoint la cohorte privilégiée des artistes, des chanteurs de soi-même, des hérauts de l'homme.

Par un lent, par un insistant mouvement, Cheval cerne ce qui sera son œuvre.

D'abord, il accumule dans son clos les pierres qu'il choisit et recueille durant ses tournées ou qu'il va chercher exprès, marquant sur le sol les dimensions de l'édifice pour lequel, d'après l'image qui le possède, il trace aussi des plans sur le papier.

Hélas, il ne reste rien de ces plans contemporains du « grand charroi », témoins de la phase intermédiaire entre le songe et la réalisation du songe, du temps où le papillon était dans la chrysalide.

Il a vu un château, il a porté avec lui un château. Ce rêve a eu pour lui une importance capitale, la série des



PIERRE DITE D'ACHOPPEMENT

monuments qui l'approcheront de lui, il ne les marchandera pas, ne s'en laissera pas émousser.

Ce dont un artiste conscient ferait un dessin, un tableau, une maquette réduite, il fait une œuvre « grandeur nature » où l'homme circule à l'aise et peut accomplir bien des gestes sauf ceux de la vie quotidienne : on ne peut dans le monument ni manger ni dormir, sauf peut-être son dernier sommeil.

Cheval a rêvé, comme il advint à d'autres, d'un château. Mais lui, il le crée et non pas pour l'apercevoir simplement d'un peu plus près, mais pour l'arpenter, aller et venir, y recevoir peut-être d'autres songes mais aussi bien les gens qui passent. Il faut que le rêve cesse, que ce soit du vrai réel, plus que plausible, certain, figolé, appréhensible dans les trois dimensions occupant l'espace, rassurant.

Il n'a pas été dans la volonté de Ferdinand Cheval d'accomplir une œuvre d'art (et pris en bloc, d'ailleurs, « le palais idéal » n'est pas une œuvre d'art, c'est un foisonnement hirsute d'exercices et de choses abouties, d'ensembles harmonieux et d'éléments disparates).

On peut penser que c'est en définitive avant tout pour acquérir la paix que Cheval a réalisé son œuvre, et pour s'exorciser d'un rêve, même si d'autres mobiles l'ont poussé et encouragé au cours d'un labeur surhumain et notamment l'orgueil et la volonté de puissance.

En somme : parvenu à l'âge de 43 ans, un facteur rural décide d'élever à l'aide de pierres choisies et de ciment



ARBRE DE LA VIE, FAÇADE EST

le Palais dont il rêve depuis plus de 10 ans aussi bien le jour que la nuit. Seul et sans aide, il accumule les milliers de tonnes de matériaux qui lui seront nécessaires, ne se laissant rebuter par aucune difficulté, par aucun obstacle, IL CONSACRE TOUS LES LOISIRS DE TRENTE-TROIS ANNÉES DE SA VIE À LA CONSTRUCTION D'UN ÉDIFICE HAUT DE 14 MÈTRES, LARGE DE 12, LONG DE 25, composé non point seulement de murailles plus ou moins épaisses mais de motifs d'architecture et de sculpture représentant des monuments, des plantes, des animaux, résumant l'histoire du globe accomplissant un travail disparate mais puissant. Ce monument de matières soigneusement choisies achevé, Cheval jouit paisiblement de l'étonnement de ses contemporains durant les quelques années qui lui restent à vivre, construisant encore une chapelle funéraire d'une exubérance sans retenue, juste à temps pour s'endormir dans un abri créé par ses mains conscientes et volontaires.

Ferdinand Cheval est mort, son étrange monument subsiste qu'il éleva peut-être à la gloire de la civilisation et plus sûrement à la sienne propre.

Les œuvres étranges ne manquent pas: de la tour Eiffel en allumettes à la locomotive réduite au dixième; que l'on ne croie pas que je me penche plus volontiers sur celle-ci que sur quelque autre simplement parce qu'elle est énorme.

Non. Il m'apparaît d'abord que la conception et la réalisation du « Palais idéal » posent et résolvent peut-être quelques problèmes touchant l'art (c'est en voyant que Cheval a travaillé; et aussi en aveugle) et ses rapports avec l'homme.

Ai-je tort de ne pas me contenter de présenter aujourd'hui détail par détail le meilleur et le plus valable du « Palais Idéal », feignant d'ignorer quelles mains l'ont bâti?

Si d'autres déjà avaient livré au grand public la figure du facteur Cheval, il me serait permis de montrer ici son monument comme on fait en une monographie d'un château médiéval ou d'une cathédrale gothique. Mais puisque Ferdinand Cheval est encore un inconnu pour le plus grand nombre, je préfère accepter que le présent livre ne soit que l'esquisse d'un ouvrage plus important et ne pas négliger les liens bouleversants qui unissent le monument compliqué et inquiétant à l'homme simple traversé par un rêve qui le dépasse et lui permet, grâce à une surhumaine et presque incompréhensible opiniâtreté, d'accéder à l'art.

Nous savons si peu de choses sur Cheval qu'il nous faut le réduire presque à une entité.

Son ombre pourtant, même légère, projetée sur l'œuvre qu'il accomplit, est indispensable si nous voulons, dépassant le domaine de l'art que nous avons choisi, nous laisser émouvoir même par le moins bien venu d'un travail qui manifeste si hautement ce que peut

l'homme le plus abandonné lorsque sa volonté le porte vers les rivages inconnus du hasard, de l'inspiration et du génie.



PÈLERINS ET MARCHEURS, CRÊTE FAÇADE EST

S'il nous importe de savoir (ou simplement de deviner) ce que Ferdinand Cheval a désiré faire, ce qu'il a cru qu'il avait réalisé, force nous est de nous référer non point seulement aux inscriptions partout répandues mais aussi aux quelques écrits laissés par le singulier travailleur d'Hauterives.

Nous ne sommes pas sûrs évidemment qu'ils soient uniquement de sa main, mais il nous apparaît certain qu'ils reflètent bien l'état d'esprit du facteur à un certain moment de sa vie et nous croyons devoir les accepter.

Nous disons bien: à un certain moment de sa vie, précisément l'œuvre bouclée, le long travail achevé, la main refroidie de l'effort, le cœur en proie à une autre émotion que celle de la création, avec un certain recul, une certaine brume sur le souvenir.

L'œuvre s'est détachée de l'artiste, s'est éloignée de lui; comme des feuilles, l'automne venu, s'est abattu autour de lui la forêt de ses gestes.

Ce n'est pourtant pas tout à fait en étranger qu'il la retrouve certes mais elle n'est pas un prolongement de lui-même.

STUDIOLO

Georges Bataille, *Manet*

Georges Bataille, *Lascaux ou la naissance de l'art*

Alain Borer, *Déploration de Joseph Beuys*

Alain Borer, *Dürer. Le Burin du graveur*

Alain Borne, *Le Facteur Cheval et son Palais idéal*

Alain Jouffroy, *Aimer David*

Alain Jouffroy, *Piero Di Cosimo ou la forêt sacrilège*

Louis Scutenaire, *Avec Magritte*

Jérôme Thélot, *Géricault. Généalogie de la peinture*

Kenneth White, *Hokusai ou l'horizon sensible*

Premières éditions: Robert Morel, 1969 & 1976
(avec des photographies d'Henriette Grindat),
Robert Morel, 1979 (avec des photographies de Célestine Dablan),
Curandera, 1993 (avec des photographies de Fabian Da Costa)

Ouvrage publié avec l'autorisation de la Ville et de la médiathèque
de Montélimar, dépositaires du fonds d'archives Alain Borne.

Chargée d'édition: Alice Kremer
Éditeur: François-Marie Deyrolle
Conception graphique: Juliette Roussel
Photographies: droits réservés
Impression: Jelgavas Tipografija

© L'Atelier contemporain, mai 2021
ISBN 978-2-85035-023-8
www.editionsateliercontemporain.net